rieurs à l'établissement du christianisme. Les juifs et les musulmans professent une grande vénération pour la mémoire d'Esdras.

Esdras (LIVRES D'), que l'on désigne avec plus de raison sous ce titre : *Livres d'Esdras et de Néhémie*. Ils sont classés par les canons dans la section des hagiographes, contiennent l'histoire de la restauration du royaume du peuple juif après le retour de la captivité de Babylone. Ils ont été pour la première fois signalés au XVIIe siècle par le célèbre orientaliste Grégory, qui en trouva une traduction arabe parmi les manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, à Oxford. Ockley, professeur de langue arabe à l'université de Cambridge, les traduisit en anglais. Le texte arabe ne fut jamais imprimé; mais on trouve la version d'Ockley dans le quatorzième volume de l'ouvrage de Whiston : *Primitiva christianitas rediviva* (Londres, 1711). Il existe de ce livre une traduction éthiopienne, qui fut signalée par Ludolphe dans son *Lexicon æthiopico-latinum* (Francfort, 1699). Le docteur Laurence, qui a aussi traduit le livre apocryphe d'Hénoch (v. ce mot), s'est occupé de cette traduction éthiopienne, dont il publia le texte en 1820, à Oxford.

Le livre d'*Esdras*, quoique n'ayant pas été traduit par saint Jérôme, n'était point dédaigné des Pères de l'Eglise ni des écrivains ecclésiastiques. Saint Ambroise, dans son livre *De la bonne mort*, semble en faire un cas particulier. Il appuie sur quelques citations de ce livre ses opinions sur l'état des âmes après la mort; ce qui n'empêche point qu'il fût rejeté comme apocryphe par saint Jérôme et condamné comme tel par le concile de Trente. L'Eglise d'Abyssinie le regardait comme canonique, et, jusqu'à l'époque du concile de Trente, il était reproduit dans les Bibles imprimées. Bruce a cité un ouvrage, qui appartient à l'Eglise d'Abyssinie et qui remonte au XIIIe siècle, où l'on voit toute l'estime que cette Eglise faisait du livre d'*Esdras*. On a pensé que l'auteur de ce livre était un chrétien judaïsant ou montaniste. On n'est pas d'accord non plus sur l'époque de sa vie, que les uns placent avant J.-C., d'autres au second siècle de notre ère. Le traducteur Laurence pense que l'auteur, s'il n'était point de la religion hébraïque, était au moins Juif de naissance. Il s'appuie, pour soutenir cette opinion, sur ce que le livre d'*Esdras* contient des louanges pour le peuple hébreu, sur les fables rabbiniques dont il est plein, etc. Mais, à vrai dire, il n'y a qu'un passage, où se trouve le nom de Jésus, qui pourrait confirmer cette hypothèse, que l'auteur était chrétien; et encore est-on fort autorisé à voir dans ce passage une interpolation.

Le livre d'*Esdras* se divise en deux parties. La première partie (chap. I-VI) raconte qu'autorisés par Cyrus, roi de Perse, les Juifs, dans la première année de son règne, quittèrent la Babylonie pour retourner à Jérusalem, sous la conduite du prince Zorobabel et du grand prêtre Josué. Cyrus leur avait restitué les vases sacrés déposés à Babylone, et permis de reconstruire le temple. Mais les Samaritains, que les Juifs avaient empêchés de prendre part à cette reconstruction, les accusèrent auprès du roi Assuérus (Cambyse selon certains commentateurs, mais plus probablement Xerxès) et de son successeur Artaschasta (Artaxerce), et entravèrent ainsi l'œuvre commencée. On la reprit sous le règne de Darius, et, quatre ans après, le temple fut achevé et inauguré. La seconde partie (chap. VII-X) rapporte que, sous le règne d'Artaxerce Longue-Main, Esdras, prêtre et scribe, amena en Palestine une nouvelle colonie de Juifs, et que ceux-ci, sous l'influence d'Esdras, répudièrent les femmes étrangères qu'ils avaient épousées.

Dans le livre de *Néhémie*, nous lisons que, dans la vingtième année du règne du roi des Perses Artaxerce Longue-Main, Néhémie, ayant appris la situation déplorable où se trouvaient ses coreligionnaires en Palestine, demanda et obtint du roi la permission de retourner dans sa patrie. Malgré les obstacles que les Samaritains voulurent lui susciter, il rétablit les murs de Jérusalem (chap. I, 1; VII, 5). Suit une liste des exilés qui étaient revenus sous Cyrus (VII, 6-33). Ensuite vient le récit de la fête des Tabernacles, célébrée sous Esdras et Néhémie (VII, 73; X, 40). Le chap. XI se rapporte à la population de Jérusalem, et le chap. XII contient le récit de la cérémonie qui suivit l'achèvement des murs de la ville. Le livre se termine (chap. XIII) par l'exposé des mesures que prit Néhémie pour assurer les revenus des prêtres et des lévites, pour séparer les Juifs des païens et les empêcher de s'unir à des femmes étrangères.

ESDRAS, patriarche d'Arménie, né à Parhadjnaguerd, dans la province d'Ararat, mort en 689. Il fut nommé patriarche en 628. L'empereur Héraclius, de retour de son expédition contre les Perses, séjourna en Arménie et associa Esdras à son projet de fusion entre l'Eglise arménienne et l'Eglise grecque. Un concile national fut, à cet effet, convoqué à Garin (629), et l'union projetée y fut proclamée. L'épiscopat et le clergé accueillirent assez mal ce résultat, et l'on a pensé que la violente opposition qu'Esdras rencontra depuis avait empoisonné le reste de ses jours et contribué à abréger sa vie. Les historiens dissidents l'ont fort maltraité dans leurs écrits; les autres en ont fait un saint.

ESDRAS ANKEGHATSI, écrivain arménien de la fin du Ve siècle, qui jouissait d'une grande réputation d'orateur. Après avoir été pendant quelque temps secrétaire de Vahan Mamikonian, généralissime des armées arméniennes, il alla fonder dans la province de Daron, sa patrie, une école de grammaire et de rhétorique. Il a écrit : *Traité de rhétorique et de grammaire; Eloge de saint Mesrob; Homélie sur saint Grégoire l'Illuminateur; Instruction nécessaire au lecteur.* Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé.

ESDRELON ou **JEZRAËL**, village de la Palestine ancienne, dans la tribu d'Issachar. Il donnait son nom à une plaine fertile qui s'étendait de Bethsan au Carmel occidental, et qui était aussi appelée *Grand champ* et *Vallée de Jezraël*. « La plaine d'Esdrelon, dit M. Joanne, qui porte aujourd'hui le nom de *Merdj-Ibn'Amir*, est un vaste plateau triangulaire dont le sommet est au N.-O., à la gorge qui sépare le Carmel des monts de Galilée et débouche dans la plaine d'Acre. Du côté oriental, elle présente trois prolongements : l'un entre le petit Hermon et le Thabor, l'autre entre le petit Hermon et la montagne de Gelboé, le troisième entre Gelboé et Djénin. Tout cet immense espace est complétement désert, bien qu'envahi à certaines époques de l'année par des hordes de Bédouins de la Palestine transjordanienne. Le sol est gras et fertile, quoiqu'il n'y ait pas de rivière permanente. Le Kison, qui reçoit toutes les ravines de la plaine, est ordinairement à sec; en temps de pluie, il grossit en quelques heures et porte ses eaux à la baie d'Acre. Il existe, entre le Thabor et le petit Hermon, et entre celui-ci et le mont Gelboé, une ligne de partage au delà de laquelle toutes les eaux se portent dans la vallée du Jourdain. La plaine d'Esdrelon, couverte de hautes herbes en hiver et au printemps, n'est plus, à la fin de l'été, qu'un terrain aride et crevassé. Elle est cependant remarquable par la grandeur de ses lignes et la noblesse de ses horizons. Elle nourrit des gazelles et du gibier de toute espèce. »

C'est dans la partie méridionale de cette plaine, au pied du petit Hermon, près du village ruiné d'*El-Afouleh*, qu'eut lieu, le 10 avril 1799, le brillant fait d'armes connu sous le nom de bataille du mont Thabor, où les Turcs furent battus par les Français.

ÉSÉCHIÉLINE s. f. (é-zé-ki-é-li-ne — d'*Eséchiel*, n. pr.). Infus. Genre d'infusoires, formé aux dépens des vorticelles : *Les* ÉSÉCHIÉLINES *ont le corps allongé*. (E. Duponchel.)

ESECHIUS (saint), d'une famille patricienne de Vienne, élu archevêque de Vienne vers 475, mort en 490, le 12 novembre, jour auquel on célèbre sa fête. Avant d'entrer dans les ordres, saint Esechius avait été marié ; il fut le père de deux illustres prélats : saint Apollinaire et saint Avit.

ESEILLE s. f. (e-zè-lle; *ll* mll. — du préf. *es*, et de *œil*). Vitic. Chacun des bourgeons qui naissent d'un sarment de vigne taillé à deux yeux.

E SEMPRE BENE (*Toujours bien*), Locution familière aux Italiens, qui répond tout à fait à l'axiome des optimistes, si spirituellement tourné en ridicule par Voltaire : *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.* Cette locution est souvent employée par les écrivains. En voici quelques exemples :

« Ainsi, votre femme parle-t-elle d'économie, ses discours équivaudront aux variations de la cote bursale. Vous pourrez deviner tous les progrès de l'amant par les fluctuations financières, et vous aurez tout concilié ; *e sempre bene.* »

BALZAC.

« On peut être sensualiste avec les bons pères, sceptique avec l'évêque d'Avranches, spiritualiste avec Bossuet, mystique avec Liguori, sans cesser pour cela d'être catholique. Il est avec le Ciel des accommodements. Soyez démocrate avec la Ligue, adorez le roi absolu sous Louis XIV, vous avez raison aujourd'hui comme vous aviez raison hier; *e sempre bene.* »

LANFREY.

ÉSENBECKIE s. f. (é-zain-bé-kî — de *Esenbeck*, savant allemand). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des diosmées, tribu des psilocarpées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. ‖ Syn. de GAROVAGLIE, genre de mousses.

ÉSENBECKINE s. f. (é-zain-bé-ki-ne — rad. *ésenbeckie*). Chim. Alcali extrait d'une espèce d'ésenbeckie.

ESENS, ville de Prusse, province de Hanovre, dans l'arrondissement et à 20 kilom. N.-E. d'Aurich (Frise-Orientale), près de la côte de la mer du Nord et sur un canal navigable pour de petits bâtiments; 2,297 hab. Industrie linière; brasseries, distilleries d'eau-de-vie.

ESERA, petite rivière d'Espagne, province de Huesca. Elle prend sa source au pied de la Maladetta, la plus haute montagne des Pyrénees, reçoit différents torrents, coule du N. au S., baigne Campo, Aquilar, reçoit l'Isuerna et se jette dans la Cinça, après un cours de 120 kilom.

ÉSÈRE s. f. (é-zè-re). Bot. Syn. de DROSÈRE. ‖ On dit aussi ÉSÉRÉ et FÈVE DE CALABAR.

ÉSÉRINE s. f. (é-zé-ri-ne — rad. *ésère*). Matière cristallisable, capable de neutraliser les acides, existant dans la fève de Calabar, semence du *physostigma venenosum*, qui est appelée dans la langue indigène *éséré* : *L'*ÉSÉRINE *produit en apparence des effets opposés à ceux de la strychnine; mais, loin d'en être le contre-poison, elle a aussi une action toxique qui est avec celle de la précédente dans le rapport de* 5 *à* 3. (Vée et Leven.)

— **Encycl.** L'*ésérine* produit sur la pupille et sur l'économie animale les mêmes effets que les extraits de la fève de Calabar, et on l'oppose à l'atropine pour combattre la mydriase provenant de cette dernière. Cet alcaloïde n'est pas, comme on l'a cru, un contre-poison de la strychnine, malgré l'opposition apparente que l'on observe entre les effets de ces deux bases.

On peut administrer l'*ésérine* à l'intérieur dans tous les cas où la fève de Calabar est indiquée, mais on ne devra le faire qu'avec une extrême circonspection, à cause de ses propriétés vénéneuses, qui sont comparables à celles que possède la strychnine.

ESESFELTH, ville du Holstein. V. ITZEHOE.

ÉSEXUEL, ELLE adj. (é-sè-ksu-èl, è-le — du préf. *é*, et de *sexuel*). Hist. nat. Qui n'a pas de sexe.

ESFOIRÉ, ÉE adj. (è-sfoi-ré — du préf. *es*, et de *foire*). Délayé, lâche, sans vigueur : *Le périgordin est un langage brodé, traisnant,* ESFOIRÉ. (Montaigne.)

ESGALIVÉ, ÉE (è-sga-li-vé) part. passé du v. Esgaliver : *Soie* ESGALIVÉE.

ESGALIVER v. a. ou tr. (è-sga-li-vé — du préf. *es*, et du lat. *aqua*, eau). Techn. Tordre légèrement et à plusieurs reprises la soie teinte.

ESGER (Jean), théologien et hébraïsant néerlandais, né à Amsterdam en 1696, mort en 1755. Après avoir été prédicateur à Ost, à Naarden, à Middelbourg et à Amsterdam, il fut appelé à professer la théologie, puis les antiquités hébraïques à l'université de Leyde. On a de lui : *Mosis Maimonidis constitutio de siclis, cum versibus et notis* (Leyde, 1727, in-4°); *Oratio de supremo Ecclesiæ doctore et ab eo edoctorum felicissimo statu* (Leyde, 1740, in-4°); *Disputatio de regimine Ecclesiæ non monarchico* (Leyde, 1741, in-4°), etc.

ESGRIGNY (Louis DE JOUENNE, abbé D'), homme politique français, né à Marvejols, près de Nîmes, vers 1750, mort en 1815. Il avait débuté de la façon la plus brillante dans la carrière ecclésiastique, lorsque la Révolution éclata. Zélé royaliste, il s'offrit, en 1791, pour être un des otages de la famille royale, et émigra bientôt après en Hollande, puis en Angleterre. Il fit partie de la ridicule expédition de Quiberon, échappa à la mort comme par miracle, et réussit ensuite à débarquer et à joindre Charette. Tombé entre les mains des républicains, il parvint à s'évader. Après la déconfiture des Vendéens, il passa quelques mois à Angers, dans la maison de Mme de La Bougonière, sœur de Laréveillère-Lépeaux. Il se rendit ensuite à Paris, sur l'ordre du comte de Provence, et y prit la haute main dans les menées royalistes. Cette vie pleine de périls dura jusqu'en 1802, époque où, désespérant de la cause royale, il se retira dans son pays. Il y fut assassiné, en 1815, par quelques-uns de ses compatriotes. Les habitants de son village le détestaient à tel point que, sachant qu'il était dans les champs étendu presque sans vie, ils empêchèrent durant vingt-quatre heures que personne lui portât aucun secours.

ESGUEIRA, ville de Portugal, province du Haut-Beira, à 7 kilom. N.-E. d'Aveiro, près de la baie de même nom; 3,900 hab. Couvent de bénédictins le plus ancien du royaume.

ESGUILLADE s. f. (è-sghui-lla-de; *ll* mll. — rad. *aiguille*, qui s'écrivait *esguille*). Anc. agric. Aiguillon dont on se sert pour exciter les bœufs.

ESHER, bourg d'Angleterre, comté de Surrey, à 24 kilom. S.-O. de Londres, par le chemin de fer du S.-O. (*south western railway*), dont c'est une station; 1,600 hab. C'est dans ce bourg que se trouve le château royal de Claremont, construit par lord Clive et acheté par la princesse Charlotte et son époux, le prince Léopold, le feu roi des Belges. Tous deux y résidèrent jusqu'à la mort de la princesse. Louis-Philippe vint l'habiter en 1848, après avoir été renversé du trône. On remarque encore le château d'Esher-Place, jadis la résidence du cardinal Wolsey.

ÉSHERBÉ, ÉE (é-zèr-bé) part. passé du v. Esherber : *Champ* ÉSHERBÉ.

ÉSHERBER v. a. ou tr. (é-zèr-bé — du préf. *es*, et de *herbe*). Agric. Débarrasser des mauvaises herbes ou des herbes en général : ESHERBER *un carré de laitues, une planche de semis.* ESHERBER *le pavé d'une cour. Les ménétriers balayaient,* ÉSHERBAIENT, *piétinaient la place où l'on devait danser.* (Alex. Dum.)

ÉSHERBOIR s. m. (é-zèr-boir — rad. *ésherber*). Techn. Tenaille à deux mors plats et larges.

É-SI-MI s. m. (é-si-mi — de *e*, ancien nom du *mi*; *si*, dominante du ton de *mi*; *mi*, tonique du même ton). Anc. mus. Ton de mi : *Chanter en* É-SI-MI. *Morceau en* É-SI-MI.

ESINO, petite rivière d'Italie, qui descend du versant oriental de l'Apennin, coule d'abord du S. au N., passe de la province de Macerata dans celle d'Ancône, baigne Matelica-Jesi, en se dirigeant de l'E. à l'O., et se jette dans l'Adriatique, entre Sinigaglia et Ancône, après un cours de 52 kilom.

ESJARRETER v. a. ou tr. (è-sja-re-té — du préf. *es*, et de *jarret*). Couper les jarrets à : ESJARRETER *un cheval.*

ESJOUISSANCE s. f. (è-sjou-i-san-se — du préf. *es*, et de *jouissance*). Réjouissance. ‖ Satisfaction : *La plus expresse marque de la sagesse, c'est une* ESJOUISSANCE *constante.* (Montaigne.) ‖ Vieux mot. On a dit aussi ESJOUISSEMENT.

ESK, petite rivière d'Ecosse, comté de Forfar; prend sa source dans les monts Grampians, coule de l'O. à l'E. et se jette dans la mer du Nord, à 6 kilom. N. de Montrose, après un cours de 48 kilom.

ESK (SOUTH-), petite rivière d'Ecosse, comté de Forfar ; prend sa source au versant oriental des Grampians, à quelques kilom. au-dessous de la source de l'Esk, se dirige d'abord au S., puis, tournant à l'E., baigne Brechin et se jette dans la mer du Nord, à Montrose, après un cours de 52 kilom.

ESKI-DJOUMA, ville de la Turquie d'Europe, eyalet de Silistrie, sandjak de Routschouk; 6,500 hab. C'est une des villes les plus commerçantes de la Turquie d'Europe, et il s'y tient, à différentes époques de l'année, de grandes foires auxquelles se rendent la plupart des négociants de la Bulgarie.

ESKI-HISSAR, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sandjak de Mentecheh, à 170 kilom. S.-E. de Smyrne. Cette ville, bâtie sur des collines boisées, est entourée de montagnes. Culture du tabac dans les environs; ruines d'un théâtre et autres antiquités. Eski-Hissar occupe l'emplacement de l'antique Stratonicée, fondée par une colonie de Macédoniens.

ESKI-KARA-HISSAR, village de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sur la route d'Afioun-Kara-Hissar à Konieh, à 60 kilom. E. de la première de ces deux villes, sur le penchant d'une colline volcanique. « Ce village, qui domine une vallée étroite où coule une rivière assez considérable, dit M. Joanne, occupe la position de l'ancienne ville de Synnada, fondée par Acomas, qui, après la guerre de Troie, vint s'établir en Phrygie. Elle fut célèbre dans l'antiquité par ses carrières de marbre. Les environs du village sont semés de débris de toutes sortes, de morceaux de sculpture ébauchés et de blocs portant des inscriptions. Au delà de Eski-Kara-Hissar, sur le flanc opposé de la vallée, apparaissent les anciennes carrières. Leurs masses blanches et brillantes, entourées de laves noires, semblent un îlot de marbre au milieu de volcans. »

ESKI-KRIM, bourg de la Russie, gouvernement de la Tauride, cercle de Kaffa, à 22 kilom. O. de cette ville; 1,600 hab. Commerce actif en tabac et en bois de réglisse. Ce bourg, qui existe depuis le VIe siècle, était, au XIIIe siècle, sous le nom de Solgat, l'une des plus grandes villes de la presqu'île de Crimée.

ESKIL ou **ESCHIL**, prélat danois, mort à Clairvaux en 1181. Il fut sacré évêque de Roschild en 1134, puis nommé archevêque de Lund en 1138. Aussitôt après, il entra en guerre avec Eric Ermund, qui l'empêcha de prendre possession de son siége. Sous le successeur d'Eric, le bouillant prélat ne déposa pas les armes, bien qu'il n'eût qu'à se féliciter de la condescendance du roi Svend Grathe. Il ne fallut rien moins que la rigide sévérité du roi Waldemar le Grand pour le réduire à la paix. Ne trouvant plus à batailler, Eskil, qui était d'ailleurs un pieux évêque, plein d'amitié et de vénération pour saint Bernard, se retira dans l'abbaye de Clairvaux, où il finit par avoir des visions. Eskil avait écrit le *Droit ecclésiastique de Scanie*, ouvrage qui a été publié à Copenhague en 1781.

ESKILSTUNA, ville de Suède, lan ou province et à 75 kilom. N.-O. de Nykoping, sur la rivière Torshalla, qui fait communiquer les eaux du lac Hjelmar au lac Malar; 2,700 hab. C'est une des villes les plus importantes de la Suède au point de vue métallurgique : forges et raffineries de l'Etat; fabriques d'armes et de quincaillerie; fabriques d'aciers damasquinés; teintureries et tanneries.

ESKIMAUX. V. ESQUIMAUX.

ESKI-SAGRA, ville de la Turquie d'Europe, eyalet et à 110 kilom. N.-O. d'Andrinople, sur le versant méridional du Balkan; 20,000 hab. Manufactures de tapis et d'étoffes communes; tanneries. Nombreuses mosquées; bains d'eau thermale très-fréquentés; environs bien cultivés et agréables par la diversité de leurs productions.

ESKI-SCHEHER, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, à 39 kilom. N.-E. de

Koutahièh et à 206 kilom. S.-E. de Constantinople; 3,900 hab. Eski-Scheher, l'antique Dorylée, est située dans une large vallée arrosée par le Thymbrès. « La plaine de Dorylée, dit M. Joanne, mentionnée dans la guerre de Lysimaque contre Antigone, et dans un plaidoyer de Cicéron, a souvent, sous le Bas-Empire, servi de place d'armes pour les armées byzantines. » Godefroi de Bouillon y remporta une victoire sur les troupes de Soliman, sultan seldjoucide. Cette localité est renommée, depuis les temps anciens, pour les eaux thermales qu'elle possède.

ESKI-SERAÏ, le vieux sérail à Constantinople. Situé à l'O. du nouveau sérail, sur l'emplacement du *Palatium in Tauro*, il est entouré d'un mur élevé qui a trois portes principales et plusieurs autres sorties, et dont la circonférence est d'environ 1,700 pas. Il servait autrefois de séjour aux sultanes répudiées et aux filles non mariées du sultan. Mahmoud II y établit les bureaux du ministère de la guerre, et, depuis lors, le séraskier y a toujours habité.

ESKI-STAMBOUL, ancienne *Alexandria Troas*, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 8 kilom. S.-E. de l'île de Ténédos, sur le penchant d'une montagne dont le pied est battu par les eaux de l'Archipel. Elle eut de l'importance sous les Romains. Quelques maisons éparses s'élèvent aujourd'hui sur l'emplacement de l'antique cité, qui fut fondée par Alexandre et dont la construction fut continuée par Antigone. Les ruines d'Alexandria Troas occupent une étendue de plusieurs kilomètres. Nous signalerons à l'attention des touristes les débris des anciens thermes, les restes d'un temple dorique et les soubassements d'un autre, les ruines d'un aqueduc qui s'étendait à plusieurs kilomètres dans la direction de l'Hellespont, des fûts et des chapiteaux de colonnes, des vestiges d'arcades et de constructions voûtées, etc.

ESKUCHE (Balthasar-Louis), théologien et helléniste allemand, né à Cassel en 1710, mort à Rinteln en 1755. Il fut pasteur et professeur de grec dans cette dernière ville. On a de lui : deux *Dissertations sur le naufrage de saint Paul* (Brême, 1730, in-4°); *De Festo Judæorum Purim* (Marbourg, 1734, in-4°); *Disputatio de festo ut vulgo dicitur Judæorum* ξυλοφορίων (Rinteln, 1738, in-4°); l'*Ecriture sainte expliquée par des descriptions de voyage en Orient* (Rinteln, 1755, 2 vol. in-8°); *Observationes philologicæ criticæ in Novum Testamentum* (Rinteln, 1748-1754, in-4°); *Dissertationes III de vera Græcorum pronuntiatione, de auctoritate notularum vetustiora Græcorum scripta distinguentium et de ablativo Græcorum non carente* (Rinteln, 1750, in-8°). Pour les autres ouvrages d'Eskuche, voir le *Dictionnaire* de Meusel.

ESLA, rivière d'Espagne, descend du versant méridional des monts des Asturies, se dirige du N.-E. au S.-O., baigne Valencia de Don Juan, passe de la province de Léon dans celle de Zamora, où elle reçoit la Céa, et se jette dans le Douro, après un cours de 200 kilom.

ESLAVA (don Michel-Hilarion), maître de chapelle de la reine d'Espagne Isabelle II, né à Bentada (Navarre) en 1807. Il obtint au concours, en 1828, la place de maître de chapelle de la cathédrale d'Ossuna, et passa de là, en 1832, à Séville, avec le titre de maître de chapelle de l'église métropolitaine, fonctions qu'il dut abandonner plus tard, à la suite des mouvements politiques de l'Espagne, pour chercher fortune dans la composition dramatique. En 1841, il fit représenter au théâtre italien de Cadix trois opéras : le *Solitaire*, la *Trêve de Ptolémaïs* et *Pierre le Cruel*, qui furent accueillis avec une grande faveur, non-seulement à Cadix, mais encore à la cour et dans toute l'Espagne. En 1844, M. Eslava reçut le titre de maître de la chapelle royale de Madrid, la décoration de l'ordre de Charles III, et se voua entièrement à la musique religieuse. Depuis lors, ce compositeur a fait exécuter un grand nombre de messes et de pièces sacrées, dans lesquelles il a joint habilement le dramatique moderne aux formes sévères de la musique scolastique. Outre une importante publication des œuvres religieuses dues aux meilleurs artistes espagnols du XVIe siècle jusqu'à nos jours, M. Eslava a entrepris la collection des œuvres des plus célèbres organistes de son pays. On lui doit aussi un *Solfége méthodique* très-estimé et adopté dans toute l'Espagne.

ESLEVER v. a. ou tr. (è-sle-vé). Ancienne orthographe du mot ÉLEVER. ‖ A signifié Soulager et atténuer : *Chacun poise sur le péché de son compaignon et* ESLÈVE *le sien.* (Montaigne.)

ESLINGUE s. f. (è-slain-ghe). Anc. art milit. Grande fronde. ‖ Grande arbalète.

ESLINGUEUR s. m. (è-slain-gheur — rad. *eslingue*). Anc. art milit. Soldat qui se servait de l'eslingue.

ESMA-ALLAH, un des noms turcs de Dieu, qui en a encore, dans la même langue, quatre-vingt-dix-neuf autres, indiquant toutes les qualités et les perfections que l'homme doit essayer de développer en lui-même. C'est pour ce motif que les *tesbichs* ou rosaires des Turcs se composent de cent grains.

ESMANGARD (Charles), publiciste français, mort à Paris en 1837. Il devint conseiller d'État et publia, entre autres ouvrages : *De la marine française* (Paris, 1800, in-8°); *Des colonies françaises et en particulier de Saint-Domingue* (Paris, 1802); *La vérité sur les affaires d'Haïti* (Paris, 1833); *Nouvel avis aux colons de Saint-Domingue sur le payement de l'indemnité* (Paris, 1836, in-8°).

ESMARCH (Jean), minéralogiste danois, né à Houlberg, dans le Jutland, en 1763, mort à Christiania vers 1835. Elève de l'école royale de Kongsberg, en Norvége, il fit une excursion minéralogique en Saxe, en Bohême, en Hongrie et en Transylvanie, par ordre du gouvernement saxon (1791-1797), fut nommé, à son retour, assesseur des mines, puis devint successivement professeur suppléant de minéralogie et de physique (1802), inspecteur de l'école des mines de Kongsberg et professeur de minéralogie à l'université de Christiania (1814). Nous citerons parmi ses ouvrages : *Quelques mots au sujet du brisement des rayons lumineux* (Copenhague, 1788); *Courte description d'un voyage minéralogique en Hongrie et dans le Banat* (1798); *Géognostique des mines montagneuses de Kongsberg* (1800); le *Livre du teinturier*, trad. de l'allemand de Schrader (1836), etc.

ESMARCHIE s. f. (è-smar-chî). Bot. Syn. de CÉRAISTE, genre de caryophyllées.

ESMENARD (Joseph-Alphonse), publiciste et poète français, membre de l'Institut, né à Pélissane (Bouches-du-Rhône) en 1769, mort en 1811. Il eut une jeunesse très-orageuse. Après avoir parcouru l'Europe et l'Amérique, il se fixa à Paris au commencement de la Révolution, écrivit dans les journaux de la cour, et crut prudent de reprendre le cours de ses voyages après le 10 août 1792. Il visita l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Turquie, l'Italie, s'aboucha avec Louis XVIII en passant à Venise, rentra, en 1797, en France, où il prit part à la rédaction du journal royaliste la *Quotidienne*, subit une détention de quelques mois après le 18 fructidor, puis fut exilé. En 1799, il revint à Paris et travailla au *Mercure de France* avec La Harpe et Fontanes. Le consulat établi, Esmenard, voyant la cause des Bourbons perdue, prodigua à Bonaparte l'encens de ses vers et de sa prose. De 1802 à 1804, il remplit les fonctions de secrétaire du général Leclerc à Saint-Domingue, et de consul de France à La Martinique et à l'île Saint-Thomas. Des poésies et des ouvrages dramatiques en l'honneur de Napoléon lui valurent les places lucratives de censeur des théâtres et du *Journal de l'Empire*, de chef de division au ministère de la police, et son entrée à l'Institut (1810). Parmi ses œuvres bonapartistes, nous devons citer son opéra de *Trajan* (1808), apothéose assez fade du maître, honorée de cent et quelques représentations. De mauvaises langues ont assuré que Fouché avait mis la main à cet ouvrage si bien accueilli. En 1811, il publia, dans le *Journal de l'Empire*, une satire violente contre la Russie, écrit composé sans doute par ordre, pour tâter l'opinion publique. Le gouvernement, feignant d'être irrité de cette attaque contre un Etat avec lequel on était encore en paix, ordonna à l'auteur de quitter la France. Après un séjour de trois mois à Naples, Esménard revenait dans sa patrie lorsque, près de Fondi, il se brisa la tête contre un rocher en s'élançant hors de sa voiture, que les chevaux entraînaient dans un précipice.

Le meilleur ouvrage de cet écrivain est un poëme didactique en huit chants, intitulé : la *Navigation* (1805, in-8°). On y trouve des vers élégants et châtiés, des tableaux exacts, faits sur nature et pendant les voyages de l'auteur; mais nul mouvement, nulle chaleur. Esménard est un élève de Delille; comme lui, il écrit avec élégance et avec goût; mais, comme lui, il est monotone et froid. Cet écrivain était d'un commerce agréable et facile; mais il sacrifia souvent à son goût effréné pour les plaisirs sa considération personnelle et même ses devoirs. « Aucun écrivain, dit Michaud, n'eut plus d'ennemis; mais aucun de ses ennemis n'a contesté son talent. » Parmi ses autres écrits, nous citerons : *Fernand Cortez*, opéra en 3 actes, musique de Spontini (Paris, 1809); *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Helena Maria Williams*, trad. de l'anglais (1808, in-8°); des pièces de vers de circonstance, imprimées pour la plupart dans la *Couronne poétique de Napoléon* (Paris, 1807); des articles dans la *Biographie universelle*, etc.

ESMENARD (Jean-Baptiste), publiciste et littérateur français, frère du précédent, né à Pélissane (Bouches-du-Rhône) en 1772, mort en 1842. Au commencement de la Révolution, il émigra, passa en Espagne, où il servit comme officier, obtint d'être attaché à l'état-major de Murat lorsque Napoléon fit envahir la Péninsule, en 1808, et combattit dans la Castille, en Galice, en Portugal. Chargé, en 1810, par le maréchal Ney, dont il était devenu officier d'ordonnance, d'une mission à Paris, il fut arrêté par ordre de Berthier, ministre de la guerre, pour un motif inexpliqué, et ne recouvra la liberté qu'après le retour des Bourbons. Nommé chef d'escadron, puis lieutenant-colonel d'état major, il donna sa démission pour prendre une part active à la fondation de la république colombienne. Pour se procurer des ressources, Esmenard, qui était très-versé dans la connaissance des langues du Midi, entra dans le journalisme, collabora activement à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, au *Journal des Débats*, au *Mercure*, et donna la traduction des quatre premiers volumes des curieux *Mémoires* du prince de la Paix, avec qui il était lié. C'était un homme instruit, doué d'un esprit original, et un fort aimable causeur.

ESMERALDA (LA), personnage de *Notre-Dame de Paris*, roman de Victor Hugo, type de la bohémienne ravissante de beauté, de fraîcheur, de grâce sauvage, courant les rues et les places publiques avec sa chèvre, qui n'est pas restée moins populaire que la Esmeralda. Toutes deux ont été reproduites à l'envi par la peinture, la gravure et la lithographie. Esmeralda, aimée de tous ceux qui la voient, de Claude Frollo l'archidiacre, de Quasimodo le monstre, aime elle-même le beau Phœbus de Châteaupers, qui ne veut que la séduire, et finit par épouser Pierre Gringoire. Elle meurt ensuite sur le gibet, victime des affreux préjugés du temps.

Esmeralda est devenue le type de ces jeunes filles remarquables par leur beauté et qui sont vouées par un hasard mystérieux à une existence vagabonde.

Esmeralda, opéra en 4 actes, représenté sur le théâtre de l'Académie royale de musique le 14 novembre 1836; libretto de V. Hugo, musique de Mlle Bertin.

Il est d'usage, surtout depuis quelques années, de transporter sur la scène toute œuvre littéraire qui a eu quelque succès à la lecture. C'est ainsi que la *Dame aux camélias*, ce petit chef-d'œuvre de sentiment, de simple nouvelle est devenue drame, pour être jouée au Vaudeville; que *Mireille*, le lumineux poëme de Mistral, a été fait opéra, comme d'autres que nous pourrions citer.

Pour notre part, nous croyons que roman ou poëme doit perdre à cette transformation. Toute œuvre littéraire est une ou doit l'être. Tout s'y enchaîne et se déduit logiquement; tout personnage, tout caractère a été d'abord étudié et arrêté par l'auteur; toute situation y est calculée... Or, si l'on transporte cette œuvre sur le théâtre, on est obligé, par les exigences de la scène et de la musique, quand il s'agit d'un opéra, de retrancher certains chapitres, de changer telle situation, de modifier tel caractère. En un mot, on est obligé de refaire, à côté du poëme ou du roman, un autre roman ou un autre poëme. Ce dernier ne peut être qu'une copie du premier, copie infidèle, informe, difforme, presque une parodie. Un homme mutilé ne peut jamais être qu'un eunuque.

Longtemps, malgré des sollicitations nombreuses et pressantes, V. Hugo refusa de faire de *Notre-Dame de Paris* un libretto d'opéra. Meyerbeer fut cependant un des solliciteurs, et l'illustre musicien était bien digne de mêler son divin langage au langage divin de l'illustre poëte. C'est que V. Hugo pensait sans doute comme nous.

Un jour M. Bertin, le rédacteur en chef du journal les *Débats*, lui demanda de faire pour sa fille ce qu'il n'avait pas voulu faire pour l'auteur des *Huguenots;* il le lui demanda au nom de l'amitié qui les liait, et V. Hugo ne sut pas résister.

Notre-Dame de Paris, sous le titre de *Esmeralda*, fut donc représentée à l'Académie royale de musique le 14 novembre 1836, jour de la mort de Charles X.

Ainsi que nous le pressentions, ainsi que cela devait fatalement arriver, on ne retrouva pas le roman dans le libretto. Un grand nombre de chapitres sont retranchés; l'opéra est dix fois moins long que le roman. Plusieurs personnages ne paraissent point, par exemple : Gudule, qui assombrissait le drame, Gringoire et le petit Jehan, qui l'égayaient. Le dénoûment n'est plus le même. Plusieurs caractères enfin sont modifiés, même entièrement changés ; entre autres celui du capitaine Phœbus de Châteaupers. Phœbus, dans l'œuvre première, était une sorte de fanfaron de vice, de Lovelace de caserne, fier de ses éperons d'or, de son épée, de son panache; un fat, un niais, un sot, mais beau d'une suprême beauté physique. Maintenant, Phœbus, toujours beau, est intelligent autant que brave, honnête autant que fier; de plus, amoureux fou de Esmeralda, il veut mourir dans ses bras pour l'arracher au gibet...

Mais alors que devient ce qui, dans *Notre-Dame de Paris*, avait frappé Eugène Sue : « Je vous dirai encore, écrivait à V. Hugo l'auteur du *Juif errant*, qu'à part toute la poésie, toute la richesse de pensée et de drame, il y a, dans votre œuvre, une chose qui m'a bien vivement frappé, c'est que, Quasimodo résumant pour ainsi dire la beauté d'âme et de dévouement, Frollo l'érudition, la science, la puissance intellectuelle, et Châteaupers la beauté physique, vous ayez eu l'admirable pensée de mettre ces trois types de notre nature face à face avec une jeune fille naïve, presque sauvage au milieu de la civilisation, pour lui donner le choix, et de faire ce choix si profondément *femme?* »

Quoi qu'il en soit, V. Hugo, même en mutilant son œuvre, avait dû y laisser assez de poésie, d'intérêt, de passion, de vie pour faire applaudir le libretto. Malheureusement on siffla le musicien. « Les journaux furent d'une violence extrême contre la musique, dit le *témoin de la vie* de notre poëte. L'esprit de parti s'y mêla et se vengea sur une femme du journal de son père. Alors, le public siffla. L'opposition augmenta de représentation en représentation, et, à la huitième, le rideau fut baissé avant la fin. Tout ce que put le directeur, M. Duponchel, qui devait son privilége à M. Bertin, fut de jouer, de temps en temps, avant le ballet, un acte où l'auteur avait réuni les principaux morceaux des cinq... »

L'auteur anonyme ajoute ensuite, avec un sentiment de tristesse : « Le roman est fait sur le mot *Anankê;* l'opéra finit par le mot *Fatalité*. Ce fut une première fatalité que cet écrasement d'un ouvrage qui avait pour chanteurs M. Nourrit et Mlle Falcon, pour musicienne une femme de talent, pour librettiste V. Hugo, et pour sujet *Notre-Dame de Paris*. La fatalité s'attacha aux acteurs. Mlle Falcon y perdit sa voix; M. Nourrit alla se tuer en Italie. Un navire appelé *Esmeralda*, faisant la traversée d'Angleterre en Irlande, se perdit corps et biens. Le duc d'Orléans avait nommé *Esmeralda* une jument de grand prix ; dans une course au clocher, elle se rencontra avec un cheval au galop et eut la tête fracassée... »

Mais ce qu'oublie de raconter notre auteur, c'est que, à une représentation de *Esmeralda*, V. Hugo rencontra M. de Saint-Priest, pair de France, et apprit de lui la condamnation à mort de Barbès. On sait que V. Hugo monta aussitôt chez le régisseur du théâtre, et de là écrivit cette supplique au roi Louis-Philippe :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe !
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau !
Grâce encore une fois ! grâce au nom de la tombe !
Grâce au nom du berceau !

Vers déchirants, mouillés de larmes, cri du cœur qu'entendit le roi et qui sauva la tête du fier républicain.

Certes, il y a là de quoi consoler de la chute d'un opéra.

Esmeralda, tableau d'Antoine Wiertz. Esmeralda vient de danser devant les badauds de Paris. Elle se repose sur la marche d'un monument; une draperie verte flotte derrière elle. Sa tête est appuyée sur sa main droite. Elle est absorbée par des rêves d'amour... Le nom de Phœbus, qu'elle vient d'arranger sur ses genoux à l'aide de lettres en bois, témoigne assez que toutes ses pensées sont, en ce moment, livrées au beau cavalier. Sa chèvre Djali est près d'elle; à ses pieds se trouve son tambour de basque. Au fond, on aperçoit une partie du vieux Paris et les tours de Notre-Dame, qui se dessinent comme deux fantômes noirs sur l'horizon. Cette peinture est une des plus attrayantes parmi celles qu'a produites le célèbre artiste belge. Le dessin est d'une rare correction, et la couleur a cette richesse, cette vigueur, qui ont valu à Wiertz d'être surnommé par ses compatriotes le Rubens contemporain.

Esmeralda faisant boire Quasimodo (LA), groupe en marbre, par Duseigneur; Salon de 1833. Le nain est attaché au pilori. La bohémienne, son tambour de basque au côté, monte hardiment les degrés de l'échafaud ; le vent fait voler sa robe et son écharpe. Quasimodo la regarde douloureusement, avec un air à la fois surpris et reconnaissant. Djali, la petite chèvre aux cornes dorées, joue et gambade à côté de sa maîtresse.

Ce groupe, exécuté dans le plus pur sentiment romantique, a été ainsi apprécié par M. Théophile Gautier : « Les draperies sont traitées avec une légèreté surprenante; la tête et les mains de la Esmeralda sont fines et gracieuses : ce sont vraiment la tête et les mains de la Esmeralda, cette charmante sœur de la Mignon de Gœthe. Peut-être aurions-nous souhaité, dans le Quasimodo, plus de laideur impossible. Quasimodo est le cyclope du moyen âge; comme Polyphème, il est amoureux de Galatée. C'est la personnification du laid moderne ; c'est le Thersite de cette *Iliade*. Dans le groupe, il n'est guère que contrefait. La chèvre manque d'étude, elle est un peu lourde. Nous avons entendu quelques personnes blâmer l'or dont sont couverts les bracelets, les colliers et les autres ornements des figures, ainsi que les couleurs des lettres de l'arrêt cloué au pilori, comme blessant la majesté de la sculpture et s'éloignant de la dignité antique. Nous ne saurions être de leur avis; toutes les statues antiques avaient des cercles d'or ou d'argent; les cheveux et la barbe de quelques-unes étaient de ce métal. » A ce jugement d'un critique bienveillant on peut opposer celui de Gustave Planche, qui est d'une sévérité excessive : « La *Esmeralda* de M. Duseigneur nous ramène aux figures sculptées en chêne et en pierre du XIIIe siècle, et aux plus imparfaites. Mais ce qui se tolère et s'accepte dans les ornements d'une ogive ou d'un chapiteau n'est pas bon à montrer dans un musée; une taille de guêpe, des pieds microscopiques et la tête d'un monstre contrastant avec cette idéalité impossible ne font pas un groupe. »

ESMÉRALDA, établissement de missionnaires, dans l'Amérique du Sud, Etat de Vénézuéla, sur la rive gauche de l'Orinoco, à environ 16 kilom. S. de la célèbre montagne Duida, par 3° 10' de lat. N. et par 68° 23' de long. O. Cette ville doit son nom, qui signifie *Emeraude*, à l'erreur des premiers Européens

qui la visitèrent et qui prirent pour des émeraudes et des diamants le cristal de roche et le quartz chloritique qui forment en majeure partie le mont Duida. Du reste, ce n'est qu'un bourg des plus misérables, et ses habitants, à demi sauvages et plongés dans la plus grande pauvreté, n'ont d'autre industrie que la préparation du poison curare, dans laquelle ils excellent. Il faut espérer cependant que les efforts des missionnaires parviendront à répandre l'aisance dans cette région, qui présente, surtout aux environs de la ville, un sol d'une excessive fertilité, particulièrement propre à la culture de la canne à sucre et du cacao.

ESMERALDAS, ville de la république de l'Equateur, prov. de Guayaquil, à 162 kilom. N.-O. de Quito, avec un port de commerce sur le grand Océan, à l'embouchure du Rio de las Esmeraldas (rivière des Emeraudes), qui donne son nom à la ville. Les environs de cette ville sont très-fertiles et produisent d'excellent cacao, du tabac, de l'indigo, de la vanille, du copal, de la cire et des fruits dont il se fait un commerce très-actif. ‖ Le Rio de las Esmeraldas se forme au S.-E. de la ville, par la réunion d'un grand nombre de torrents et de ruisseaux, coule ensuite au N.-O. et se jette dans le grand Océan, après un cours d'environ 65 kilom. Ses rives sont presque partout couvertes de forêts impénétrables. Elles possèdent aussi un grand nombre de mines d'émeraudes, exploitées principalement par les Indiens.

ESMERALDAS (SERRA DAS), chaîne de montagnes de l'Amérique du Sud, dans le Brésil, entre les provinces de Minas-Geraës et de Espiritu-Santo. Elle s'étend de l'O. à l'E., sur un prolongement de 150 kilom., et donne naissance à plusieurs cours d'eau, parmi lesquels on remarque le San-Joao et la rivière de Fando. Cette chaîne tire son nom des émeraudes qu'on trouve dans ses flancs.

ESMILIÉ, ÉE (è-smi-li-é) part. passé du v. Esmilier : *Moellons* ESMILIÉS.

ESMILIER v. a ou tr. (è-smi-li-é). Techn. Equarrir des moellons avec un marteau et en piquer les parements. ‖ On dit aussi ESMILLER et SMILLER.

S'esmilier v. pr. Etre esmilié : *Ces moellons ne* S'ESMILIENT *pas facilement.*

Esmond (HENRI), roman de Thackeray (1852, traduit en français en 1860). Le héros du roman est supposé écrire ses mémoires vers la fin de sa vie. La scène se passe au XVIIe siècle, et a pour théâtre principal le château de Castlewood. L'auteur s'occupe fort peu du paysage et du décor; mais, appelant l'histoire et l'érudition à son aide, il ouvre son roman par une dissertation sur l'usage de la musique dans la tragédie antique, dissertation ironique, dans le genre de Macaulay. Suit une autre digression sur Massillon, qui ne s'attendait pas à figurer dans ces mémoires. Tous les grands hommes du temps sont souvent mis en scène : Addison, Steele et vingt autres écrivains sont dépeints çà et là avec une exactitude admirée. Leur style est si bien imité, avec un archaïsme si fidèle, que les Anglais eux-mêmes croient lire des fragments de ces écrivains illustres. A côté de l'histoire littéraire, l'histoire politique fournit son contingent de personnages, d'anecdotes de cour et de récits de batailles. Henri Esmond, dont la personnalité sert de cadre au roman, se trouve mêlé, sans être un homme politique, à tous les grands événements de son temps. Par sa famille, il tient au catholicisme et au jacobinisme. Les conspirations en faveur de Jacques II ou de son fils, le chevalier de Saint-Georges, mettent son dévouement à l'épreuve. Son château, de Castlewood est le centre de leur action, et, tout enfant, Henri Esmond conspire. Devenu le chef réel d'une entreprise politique, il la voit manquer par la faute d'un prince qui poursuit sa couronne avec l'extravagance d'un fou. Esmond prend part à la grande lutte de l'Europe coalisée contre Louis XIV. La paix conclue, il se fait peintre de portraits littéraires, et burine celui de Marlborough, que la France a chansonné, d'une pointe digne de Saint-Simon. Thackeray est aussi amer pour l'illustre général que Macaulay lui-même.

M. Taine appelle l'histoire de Henri Esmond un roman vrai, touchant, simple, original, le plus populaire des romans de Thackeray, qui s'est surpassé dans le caractère d'Esmond. « En même temps que le sujet supprime les défauts ou les tourne en qualités, il offre aux qualités la plus belle matière. Cette puissante réflexion a décomposé et reproduit les mœurs du temps avec une fidélité étonnante. Thackeray connaît Swift, Steele, Addison, Saint-John, Marlborough, aussi profondément que l'historien le plus attentif et le plus instruit. Il peint leurs habits, leur ménage, leur conversation, comme Walter Scott lui-même, et, ce que Walter Scott ne sait pas faire, il imite leur style, tellement qu'on s'y trompe, et que plusieurs de leurs phrases authentiques intercalées dans son texte ne s'en distinguent pas. Cette parfaite imitation ne se borne pas à quelques scènes choisies, elle embrasse tout le volume. Le colonel Esmond écrit comme en 1700. Le tour de force, j'allais dire le tour de génie, est aussi grand que l'effort et le succès de Courier retrouvant le style de l'antique Grèce. Celui d'*Esmond* a la mesure, la justesse, la simplicité, la solidité des classiques. Nos témérités modernes, nos images prodiguées, nos figures heurtées, notre usage de gesticuler, notre volonté de faire effet, toutes nos mauvaises habitudes littéraires ont disparu. Thackeray a dû remonter au sens primitif des mots, retrouver des tours oubliés, recomposer un état d'intelligence effacé et une espèce d'idées perdue, pour rapprocher si fort la copie de l'original. L'imagination de Dickens elle-même eût manqué cette œuvre. Il a fallu, pour la tenter et l'accomplir, toute la sagacité, tout le calme et toute la force de la science et de la méditation. »

ESMOUN ou **ESMUNUS**, dieu phénicien, le huitième et dernier des cabires, c'est-à-dire le premier, conformément au principe alchimique : « Le haut est le bas, le premier est le dernier. » Esmoun était vénéré à Béryte, en Chypre, en Sicile, et surtout à Carthage. « Sur les monnaies cabiriques des îles Baléares, dit M. Hoëfer, on le voit représenté avec la tête entourée de huit rayons. A Carthage, Esmoun avait un sanctuaire dans la citadelle de Byrsa, là même où s'assemblait le sénat et où l'on conservait les archives de l'Etat. Esmoun, dieu très-mal défini, était assimilé à Esculape par les Grecs et les Romains.

ESNAMBUC (Pierre Belain, sieur D'), fondateur des colonies françaises aux Antilles. V. BELAIN D'ESNAMBUC.

ESNANDES, village et commune de France (Charente-Inférieure), cant., arrond. et à 11 kilom. de La Rochelle, sur l'Océan; 832 hab. Pêche maritime; culture des moules. L'église paroissiale est un spécimen très-rare de l'architecture semi-religieuse, semi-militaire du XIVe siècle. Cet appareil militaire de l'église d'Esnandes était motivé par les descentes fréquentes des Anglais sur les côtes de la Saintonge. Qu'on se figure un vaste bâtiment cubique, sans contre-forts primitifs, transsepts ni tours d'angle, construit en bel appareil moyen de calcaire jurassique. Sur la façade occidentale est sculpté un zodiaque en bande : on y remarque encore les deux signes du Sagittaire et du Scorpion. Le portail est à trois archivoltes en retrait, ornées de palmettes, de rinceaux et d'une série de grandes anilles ou fers de moulin, sculptés en creux et dont les branches sont arrondies au bout. Les archivoltes reposent sur un seul ordre de six colonnettes. Les bases sont ornées de pattes et de tores multiples. Les arcs latéraux n'ont que deux voussures en retrait et reposent sur deux ordres superposés de quatre colonnettes. Enfin, le monument est surmonté d'une grosse tour carrée. L'Eglise d'Esnandes n'offre que de rares ouvertures, ainsi qu'il convient à une forteresse. Quatre belles gargouilles décorent le mur méridional. Le chevet est droit, percé de trois grandes fenêtres ogivales, larges, courtes et profondément ébrasées. La partie supérieure de la tour, percée de quatre fenêtres ogivales, est moderne, postérieure même aux guerres de religion : cela ressort des moulures de ces fenêtres, identiquement répétées sur un cartouche sculpté dans la face méridionale et portant cette inscription : *André Regeauld fabriqueur*, 1633. Elle se termine par un attique sans ornement et par une toiture basse à quatre égouts. On y a replacé, au midi, deux belles gargouilles représentant des panthères accroupies, contemporaines des constructions primitives. L'édifice se compose, à l'intérieur, d'une nef séparée des bas-côtés par quatre gros piliers de chaque côté, formant six travées, y compris celle du sanctuaire. Les voûtes sont ogivales, à nervures maigres, avec filet tranchant. Les gros piliers manquent de chapiteaux et sont relevés de colonnettes saillantes. Enfin, quelques tableaux, cadres et boiseries, appartiennent au XVIe et au XVIIe siècle.

Le système de défense se résume dans une plate-forme et un chemin de ronde, tous deux munis d'un parapet et défendus par des tours d'angles, avec guérites, créneaux, mâchicoulis et meurtrières. Ce chemin de ronde et cette plate-forme permettent de circuler librement le long du périmètre entier de l'édifice. Un système de défense formidable entoure encore la base de la tour. Trente-trois consoles à trois retraits supportent un mâchicoulis qui règne sur toute la façade et sur le retour sud de la plate-forme qui supporte la tour. Deux tourelles basses, larges, cylindriques, en poivrière, à encorbellement à trois retraits et sans toiture, occupent les angles nord et sud; celle du nord est assise sur la tête du contre-fort qui empâte cet angle. Le parapet de ce mâchicoulis n'a qu'un créneau au sud. Les cloisons verticales du mâchicoulis sont en parpaing, d'une taille extrêmement soignée et s'élèvent à la hauteur du genou. Dans le bas-côté du sud se trouve un puits rond, complément obligé de toute place forte. Sous l'église s'étendent d'immenses souterrains qui, en cas de siége ou d'assaut, pouvaient au besoin servir soit de quartier général, soit d'abri.

A l'époque des persécutions exercées contre les protestants de La Rochelle et des environs, l'église d'Esnandes servit plusieurs fois au culte réformé. On pourra consulter, à propos de l'église d'Esnandes, l'excellente étude de M. Desmoulins, inspecteur divisionnaire de la société d'archéologie, qui nous a principalement guidé dans notre travail : *Esnandes et Beaumont du Périgord, analyse comparative* (Paris, 1857). Emile Souvestre, dans un roman intitulé *Un fondateur*, a mis en scène (à l'aide d'un anachronisme, il est vrai) l'église fortifiée d'Esnandes.

ESNANS (Luc COURCHETET D'), diplomate français. V. COURCHETET.

ESNARD s. m. (è-snar). Pêche. Ligne attachée à la tête d'un filet et fixée à une grosse flotte de liége.

ESNAULT (Charles-Louis-Benjamin), général et homme politique français, né à Vendôme en 1786. Il s'engagea en 1805, fit toutes les campagnes de l'Empire, conserva en 1815 son grade de capitaine et fut incorporé, à cette époque, dans le 2e régiment du génie, avec lequel il fit, en 1823, l'expédition de Catalogne. Il prit sa retraite en 1829, avec le grade de général de brigade, et se fixa à Arras, dont les électeurs l'envoyèrent à quatre reprises à la Chambre, de 1838 à 1848. Il y vota avec les conservateurs et rentra dans la vie privée après la révolution de Février.

ESNEH, ancienne *Latopolis*, ville de la haute Egypte, sur la rive gauche du Nil, à 44 kilom. S. de Thèbes; 4,000 hab. Evêché copte. Manufactures de toiles de coton bleues, de châles renommés et de poteries. Commerce assez actif, grâce au passage de la caravane annuelle du Sennaar. Les principales curiosités d'Esneh sont la grande place, bordée d'édifices réguliers construits en briques de différentes couleurs, et le temple, terminé sous les premiers empereurs romains. M. Joanne en fait la description suivante dans son excellent *Guide en Orient* : « Le portique du temple d'Esneh, soutenu par vingt-quatre colonnes sur quatre rangées, rappelle celui de Denderah; il est construit en grès. Les noms de Tibère, de Claude et de Vespasien sont gravés dans l'inscription dédicatoire, et ceux de Domitien, de Trajan et d'Antonin dans les ornements du portique; mais, sur la muraille de la partie postérieure du temple, on trouve les noms de Ptolémée Philométor et d'Evergète. Les inscriptions, ainsi que les sculptures, sont d'un caractère exclusivement religieux; la plus importante de ces inscriptions se trouve sur les murailles latérales; c'est un calendrier religieux donnant la liste de toutes les fêtes qui se célébraient dans les trois villes du district. Il y a aussi une sorte de zodiaque au plafond du portique. »

Les ruines d'un autre temple, beaucoup moins considérable que celui que nous venons de décrire, couronnent une petite éminence qui s'élève en dehors de l'enceinte de la ville.

ESNÈQUE ou **ESNÈKE** s. m. (è-snè-ke). Mar. Nom d'un navire à voiles et à rames du XIIe siècle.

ESO, île de la mer Adriatique, en face des côtes de Dalmatie. Elle est située à peu près à distance égale des îles Lunga ou Grossa à l'O. et Ughano à l'E. Longueur du N.-N.-O. au S.-S.-E., 11 kilom.; largeur moyenne, 2 kilom.

ÉSOCE s. m. (é-zo-se — du lat. *esox*, brochet, qui signifie proprement vorace, et vient de *esum*, supin de *edere*, manger, lequel se rattache lui-même à la racine sanscrite *ad*, manger, restée vivante, d'ailleurs, avec une foule de dérivés, dans la plupart des langues aryennes : sanscrit *adas*, *adman*, *adana*, *adyâ*, nourriture; grec *edô*, *esthô*, *esthiô*, manger; latin *edax*, vorace, *esurio*, j'ai faim, *esca*, nourriture; gothique *itan*, ancien allemand *ezan*, manger; anglo-saxon *aet*, scandinave *ât*, *âta*, ancien allemand *âz*, nourriture; lithuanien *esti*, ancien slave *iasti*, pour *iadti*, manger, *tadi*, nourriture; irlandais *ithim*, manger, etc.). Ichthyol. Nom scientifique du genre brochet. ‖ On dit aussi ÉSOX.

— s. m. pl. Famille de poissons, ayant pour type le genre ésoce ou brochet.

ÉSOCHE s. f. (é-zo-che — du gr. *eis*, dans; *ogkos*, tumeur). Pathol. Tumeur interne de l'anus.

ÉSOCIDE adj. (é-zo-si-de — rad. *ésoce*). Ichthyol. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre ésoce ou brochet. ‖ On dit aussi ÉSOCIEN, IENNE.

— s. m. pl. Syn. d'ÉSOCE.

ÉSODERME s. m. (é-zo-dèr-me — du gr. *esô*, en dedans; *derma*, peau). Entom. Membrane de l'intérieur du corps des insectes.

ÉSON, personnage des temps fabuleux. Il était fils de Créthée et de Tyro, frère de Pélias et père de Jason. Les mythographes ne sont pas d'accord sur les circonstances de sa vie. Suivant les uns, il monta sur le trône d'Iolchos après la mort de son père; mais il en fut chassé par son frère Pélias. Pour se soustraire aux persécutions de ce dernier, il s'empoisonna en buvant du sang de taureau.

Suivant une autre opinion, qu'ont accréditée Euripide et Ovide, il parvint à une extrême vieillesse sans éprouver aucune des vicissitudes dont parlent quelques auteurs, et il occupait encore le trône lorsque Jason revint de la fameuse expédition des Argonautes. Comme il ne pouvait, accablé par les ans, prendre part à l'allégresse publique, Médée, à la prière de Jason, son époux, le rajeunit au moyen d'une opération magique. Après avoir épuisé le sang du vieillard par une abondante saignée, elle introduisit dans ses veines, à la place de ce sang affaibli, une liqueur composée du suc d'herbes aromatiques, laquelle rendit à Eson toute la vigueur de la jeunesse. Voici comment Ovide (*Métam.*, liv. VII, trad. de Desaintange) raconte l'opération de la magicienne :

Elle fait apporter près des autels magiques
Le vieillard endormi par des sucs léthargiques,
Sommeil qui de la mort imite le repos,
Et le place étendu sur un lit de rameaux.
Elle écarte Jason du terrible mystère
Et crie à haute voix : Loin, profane vulgaire!
On s'éloigne, et Médée, en longs cheveux épars,
Autour des deux autels marche les yeux hagards,
Teint de sang des brandons de poix et de bitume,
Au foyer des autels tout sanglants les allume,
Et trois fois sur Eson, promenant un flambeau,
Trois fois répand sur lui le feu, le soufre et l'eau.

Les herbes cependant, que les feux amollissent,
Dans l'airain bouillonnant d'écume se blanchissent;
Aux sucs qu'elle a cueillis sur les monts, dans les [bois,
Elle joint d'autres sucs : la gomme de la poix,
La nocturne rosée, une poudre vitale,
Le germe des poissons, la perle orientale,
Les entrailles d'un loup que l'on vit autrefois
Prendre, en hurlant, d'un homme et la forme et la [voix,
Les ailes d'un hibou, la peau d'une vipère
Et le bec d'un corbeau, dépouille séculaire.

Un bois d'olivier mort, aux rameaux secs et nus,
Lui sert à mélanger tous ces sucs inconnus.
La branche dans le vase à peine s'est plongée,
Elle en sort, de verdure et d'olives chargée.
Partout même où l'écume en surmontant ses bords
S'élève à gros bouillons et retombe en dehors,
Couronnée à l'entour de fleurs et de verdure,
La terre du printemps étale la parure.

A ce signal, Médée, à l'aide d'un poignard,
Ouvre sans hésiter la gorge du vieillard;
Et, prompte à réparer sa débile nature,
Dans les canaux du sang sorti par sa blessure,
Répand avec ses sucs la vie et la chaleur.
Son front chauve a perdu son antique pâleur.
Sa maigreur disparaît; ses cheveux se noircissent;
De son teint déridé les couleurs refleurissent.
Eson s'étonne : il voit ses vieux ans effacés,
Et se retrouve au temps de ses beaux jours passés.

On voit, par cette poétique description, que les sorcières du moyen âge n'ont rien inventé, et que le loup, le hibou et la vipère jouaient déjà un grand rôle dans les préparations magiques de l'antiquité. On serait tenté de croire que les sorcières de Macbeth avaient commenté les *Métamorphoses* d'Ovide; quant à celles que nos bons aïeux affirment avoir vues partir à travers les airs pour le sabbat, à cheval sur un manche à balai, il est fort à croire qu'elles n'étaient pas sans quelques notions des pratiques de leur célèbre patronne, Médée.

Quelques auteurs ont voulu voir dans cette fable la première idée et même la première application de la transfusion du sang; mais c'est là un de ces commentaires ingénieux qui ne supportent pas la critique.

Le rajeunissement d'Eson est resté en littérature le symbole de toute régénération sociale accomplie par la violence, de toute palingénésie qui a pour préludes les bouleversements opérés au sein de tout un peuple et l'effusion du sang. C'est ainsi que plusieurs historiens ont comparé au vieillard de la Fable rajeuni par Médée la France sortant triomphante des terribles épreuves de la Révolution; mais l'application peut avoir lieu dans d'autres ordres d'idées :

« Un bon vieillard, dont l'âge s'écrit par quatre et par vingt, n'a que de mauvais vers à vous écrire. Il y avait longtemps que je n'avais ressenti au spectacle les douces émotions que vous inspirez si bien; je me ressouvenais à peine d'avoir versé des larmes de sentiment; en un mot, j'étais le *vieil Eson*, et vous êtes l'*enchanteresse Médée.* »
VOLTAIRE.

« Depuis que la religion chercha assistance auprès de la philosophie, les savants allemands firent avec elle toutes sortes d'expérimentations. On avisa de lui faire une nouvelle jeunesse, et l'on s'y prit à peu près comme *Médée avec le vieux roi Eson* : on lui ouvrit la veine et on la débarrassa longuement de tout le sang superstitieux. »
HENRI HEINE.

Comme il y a beaucoup de rapport entre l'aventure du vieil Eson et celle de son frère Pélias, moins toutefois le résultat (v. PÉLIAS), il est arrivé que des écrivains, *je dis des plus huppés*, ont confondu l'opération de Médée avec celle que pratiquèrent follement les filles de Pélias. C'est ainsi que nous lisons dans l'*Histoire de France* de M. Henri Martin :

« Sur ces entrefaites (1763), les *diétines* préparatoires polonaises s'étaient réunies. Les Czartoriski eurent le dessous. Ils appelèrent les Russes! Le plus grand des crimes politiques, l'appel à l'invasion étrangère, était passé en habitude dans ce malheureux

pays. Les régénérateurs de la Pologne firent comme les *filles d'Eson, livrant leur père au couteau de la magicienne pour le rajeunir.* »

« Ouvrez la nymphe peu après qu'elle a filé; dans son linceul vous ne trouvez qu'une sorte de fluide laiteux où rien n'apparaît encore du futur papillon. Lacune effrayante. Il y a un moment où rien de l'ancien insecte ne paraît plus, où rien du nouveau ne paraît encore. Quand *Eson, taillé en pièces, fut mis, pour le rajeunir, dans le chaudron de Médée*, vous auriez, en fouillant là, trouvé les membres d'Eson. Mais, ici, rien de pareil. »
MICHELET.

« Vous vous lamentez, s'écrient les fanatiques de l'embellissement, des dérangements que causent à tant de gens la mise à neuf de Paris; on n'en finirait pas, vraiment, s'il fallait écouter toutes les réclamations; les villes sont comme les enfants qui pleurent quand on les débarbouille. Le vieil *Eson* se trouva *rajeuni* quand il sortit de la *chaudière*, mais il dut crier très-fort pendant qu'il y bouillait. »
TAXILE DELORD.

« La politique ne figurait dans ce club que sur un plan fort accessoire. Rien de plus simple et de plus clair que le problème dont on s'y préoccupait : il s'agissait de couper la société par tronçons et de la *rajeunir, comme Eson, dans une chaudière magique.* Tête, bras, buste, pieds, tout y passait et fournissait des éléments à l'amalgame. »
L. REYBAUD.

« Nous aimons à proclamer que M. Denière a rendu un véritable service en provoquant la discussion et, par conséquent, la lumière sur les redoutables problèmes financiers qui agitent notre époque. Il n'y aura pas de repos pour le pays industriel et commercial tant qu'une solution de ces problèmes, qu'il puisse regarder comme vraie, ne lui aura pas été apportée. Sans doute, le sol est jonché de bien des débris, de bien des ruines; mais considérons-les comme les *membres d'Eson jetés par Médée dans l'alambic régénérateur*, et espérons qu'il en sortira le rajeunissement de la confiance et du crédit. »
E. PAIGNON.

Si nous nous permettons de relever ici l'erreur de tous ces écrivains distingués, ce n'est certes pas pour nous donner le mérite d'une érudition facile : *Doctus cum libro;* c'est avant tout dans l'intérêt de la vérité, vérité relative assurément, et aussi pour montrer combien, dans ces aventures mythologiques qui s'enchevêtrent, il faut être sûr de ses souvenirs quand on veut y faire allusion.

ÉSOPE s. m. (é-zo-pe — du nom du fabuliste grec *Esope*, qui était bossu). Fam. Homme bossu, contrefait, difforme : *Quel* ÉSOPE *que cet homme!*

ÉSOPE, célèbre moraliste et fabuliste grec, né en Phrygie vers 620 av. J.-C., mort en 560. Nous n'avons sur ce personnage que des renseignements incertains, nous ne possédons de lui aucun ouvrage authentique, et son existence même a été mise en doute par des critiques dont le scepticisme est peut-être allé trop loin. Quoi qu'il en soit, suivant les traditions communes, il était esclave du Samien Iadmon, fut affranchi par lui, se rendit à la cour du roi Crésus, dont il acquit la faveur par ses spirituels apologues et qui le chargea d'aller porter des offrandes au temple de Delphes. Irrité par les fraudes et la cupidité des prêtres d'Apollon, il leur adressa d'amers sarcasmes. Ceux-ci s'en vengèrent en cachant dans ses bagages une coupe d'or consacrée au dieu et en l'accusant de l'avoir dérobée. Les Delphiens condamnèrent le poëte à être précipité du haut de la roche Hyampée. D'autres traditions nous représentent Esope récitant aux Athéniens, après l'usurpation de Pisistrate, l'apologue des *Grenouilles demandant un roi*, puis assistant chez Périandre de Corinthe au fameux banquet des sept Sages, etc. Au reste, tous les témoignages font de lui un esclave affranchi. C'est à peu près tout ce que l'on trouve sur Esope dans les écrivains antérieurs à l'époque byzantine. Il existe une *Vie d'Esope*, composée peut-être dans le XIIIe siècle de notre ère, peut-être un siècle plus tard, par le moine grec Maxime Planude, mais qui, dans tous les cas, ne mérite aucune confiance. C'est une compilation d'anecdotes absurdes ou invraisemblables, de traditions orientales mêlées bizarrement aux fables grecques, d'anachronismes, etc. (v. ci-après). C'est de ce recueil qu'on a extrait le portrait populaire du poëte moraliste, portrait qui le représente, comme le Lockman des Orientaux, affligé de toutes les difformités physiques. Aucun des témoignages anciens n'appuie cette assertion. Esope passe mal à propos pour l'inventeur de l'apologue. Sans parler de l'Orient, où ce genre était cultivé dès la plus haute antiquité, on en rencontre des exemples dans Hésiode, dans les fragments d'Archiloque, etc. Ces fictions étaient très-répandues dans la Grèce; c'était comme la monnaie courante du bon sens et de la morale populaire. Tout cela finit par être compris sous le nom de *Fables ésopiques*, sans qu'il soit possible de discerner aujourd'hui ce qui appartient véritablement à Esope. Qu'il ait composé ses apologues en prose ou en vers, qu'il les ait ou non écrits, ces questions restent douteuses, car ils ne nous sont pas parvenus dans leur forme première. Socrate en versifia quelques-uns; Démétrius de Phalère publia un recueil de *Fables ésopiques;* deux autres collections de même nature furent faites, l'une sous Jules César, l'autre sous Marc-Aurèle, ainsi qu'une infinité d'autres rédactions soit en vers, soit en prose. De toutes ces compilations, plus ou moins défigurées par les écrivains byzantins, est sorti le recueil si connu sous le nom de *Fables d'Esope*, attribué au moine grec Planude et qui s'est augmenté successivement des fables découvertes depuis. L'une des bonnes éditions est celle de Koraï (Paris, 1810); elles ont été traduites en prose française par P. Millot (1646) et par Gail (1796).

— Bibliogr. Planude, *Vita Æsopi* (Venet., 1505, in-fol.; Lips., 1517, in-4°; Francfort, 1610, in-8°; Venet., 1709, in-8°), trad. en italien par Giulio Landi (Venez., 1545, in-8°; 1621, in-16; 1673, in-16); Mendes, *Vida e fabulas de Esopo* (Evora, 1603, in-12; Lisb., 1611, in-8°; 1643, in-12; 1673, in-8°; Coimbra, 1705, in-8°); Bachet de Méziriac, *Vie d'Esope, tirée des anciens auteurs* (Bourg-en-Bresse, 1632, 1646, 1712, in-16); *Æsopi Leben und auserlesene Fabeln* (Nuremberg, 1747, in-8°); Freytag, *Dissertatio de narratione Maximi Planudæ de insigni Æsopi deformitate* (Lips., 1717, in-4°); Grauert, *Dissertatio de Æsopo et fabulis Æsopicis* (Bonn, 1825, in-8°); Westermann, *Vita Æsopi, etc.* (Brunswick, 1845, in-8°).

Ésope (VIE D'), par Planude. Cette *Vie*, quant au fond, est celle que La Fontaine a placée à la tête de son recueil de fables, en avouant que *la plupart des savants la tiennent pour fabuleuse.* « Pour moi, dit La Fontaine, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique : comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puéril ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance. » L'intervalle entre Esope et Planude, qui vivait au XIVe siècle, étant de dix-huit cents ans au moins, il y a trop de bonhomie à supposer que les souvenirs étaient beaucoup plus vifs et la tradition plus constante que trois cents ans plus tard. Bayle n'a pas manqué de faire cette observation, et il y a joint plusieurs remarques critiques sur les récits de Planude. Celui-ci, par exemple, fait citer par Esope des vers d'Euripide, qui lui est postérieur d'un siècle et demi. Le savant helléniste Gail, dans sa traduction des fables d'Esope, a cru devoir préférer à la *Vie d'Esope* donnée par Planude celle que l'on trouve dans la collection dédiée par Cholet de Jetphort à Vaudreuil; il s'élève contre les platitudes de Planude et contre le portrait que ce biographe a tracé. Il déclare que Planude a mis dans sa *Vie d'Esope* beaucoup d'anecdotes ridicules.

Ésope à la ville ou les **Fables d'Ésope**, comédie en cinq actes et en vers, de Boursault, représentée à la Comédie-Française le 18 janvier 1690. Le type si original d'Esope ne pouvait échapper à la plume des auteurs dramatiques. Boursault, l'ingénieux auteur de tant de comédies remarquables, fut le premier qui mit à la scène cette figure grotesque, mais petillante d'esprit. C'était à la fois une idée hardie et ingénieuse, car on ne pouvait transporter ce personnage au théâtre sans lui faire tenir son langage habituel, qui est de parler par allégories; il fallait donc que la pièce fût parsemée de fables, et cette innovation pouvait ne pas être du goût du public. La comédie fut sifflée aux quatre ou cinq premières représentations; le parti des gens stationnaires, ennemis nés de toute espèce d'initiative, qui considèrent toute tentative nouvelle comme mauvaise, et qui ne permettent pas qu'on sorte des sentiers battus, crièrent haro sur l'audacieux qui osait se soustraire aux lois énervantes de la tradition et de la routine; mais comme la masse du public jugea tout autrement et trouva la pièce intéressante, bien écrite et remplissant enfin toutes les conditions exigées pour une bonne comédie, les routiniers furent bientôt réduits au silence, et la comédie des *Fables d'Esope* obtint un succès tel qu'elle eut quarante-sept représentations consécutives. Or, un pareil chiffre obtenu en 1690 équivaut bien à cent cinquante représentations de nos jours. L'auteur, pour calmer les turbulents du parterre, avait ajouté à sa comédie, en guise de prologue, une fable intitulée : le *Dogue qui veut empêcher le Bœuf de brouter.* Elle se terminait par ces quatre vers :

A tant d'honnêtes gens qui sont devant vos yeux,
Laissez la liberté d'applaudir ce mélange,
Et ne ressemblez pas à ce dogue envieux
Qui ne veut ni manger ni souffrir que l'on mange.

La cabale ne servit, comme souvent, qu'à augmenter le succès de cette pièce, qui ne fut pas seulement jouée dans toutes les principales villes de France, mais qui eut encore l'honneur d'être traduite en plusieurs langues et d'être représentée sur presque tous les théâtres de l'Europe, surtout à Londres, où elle obtint un succès égal à celui qu'l'avait accueillie à Paris. Saint-Evremond avouait « qu'il n'avait rien lu, dans ce caractère, de plus beau en notre langue, et que la seule hardiesse (indépendamment du succès qui l'avait justifiée) d'oser mettre le premier des fables d'Esope sur la scène, ne pouvait partir que d'un génie qui pensait au-dessus du commun. » La scène cinquième du second acte est hardie pour l'époque. Deux vieillards viennent trouver Esope. Un d'eux lui dit :

Notre ville demande un nouveau gouverneur.
. . . .
Le nôtre est devenu trop riche :
On ne peut tant gagner à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans son gouvernement,
Il avait pour cortége un laquais seulement,
Et pour tout équipage une méchante rosse;
Maintenant six chevaux font rouler son carrosse.
Il serre le bouton quand on s'adresse à lui.

« Passons, répond Esope, tous ses pareils font de même aujourd'hui. » Le second vieillard ajoute alors :

Il est si gras qu'il crève;
A s'engraisser encore il applique ses soins.

Esope réplique :

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins?
Rien n'incommode tant qu'un nouveau seigneur [maigre.
Pour courir à la proie il est le plus allègre,
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras :
Il le faut engraisser, et le vôtre est tout gras.

La grande vogue obtenue par les *Fables d'Esope* engagea Lenoble à composer une pièce du même genre pour le Théâtre-Italien. En effet, il fit représenter sur ce théâtre, le 24 février 1691, une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Arlequin Esope*, qui fut très-bien accueillie du public. Une morale fine et ingénieuse, un style soigné, des fables bien tournées, assurèrent le succès de cette pièce, qui eut un assez grand nombre de représentations.

Boursault avait composé une autre comédie en cinq actes et en vers, sous le titre d'*Esope à la cour;* le sujet était scabreux, il imposait des ménagements que n'exigeait pas la précédente pièce; et le moyen cependant qu'Esope parût à la cour sans faire passer au crible de ses railleries et de ses sarcasmes les vices et les ridicules dont ce séjour était rempli? Boursault était un esprit trop indépendant pour consentir à introduire dans sa comédie de ces traits qui, en adoucissant la portée de son œuvre, lui auraient fait perdre son véritable caractère. Il la donna aux comédiens, mais la mort enleva subitement l'auteur, le 15 septembre 1701, lorsqu'elle était encore à l'étude. Elle ne put être représentée que le 16 décembre suivant; hélas! dans quel état elle parut sur la scène française! La censure, dans la crainte des allusions, avait complétement mutilé cette pauvre comédie : les passages les plus saillants, les vers les plus heureux avaient été impitoyablement supprimés. Ainsi, on avait retranché, au premier acte, ces quatre vers du rôle de Crésus, qui se plaint du peu de sincérité des courtisans :

Par là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne
Qu'on encense la place autant que la personne,
Que c'est au diadème un tribut que l'on rend
Et que le roi qui règne est toujours le plus grand.

La troisième scène du troisième acte, entre Esope et un courtisan esprit fort, était également, ainsi que beaucoup d'autres passages, remplie de traits saillants, mais trop hardis pour l'époque. Malgré toutes les mutilations et tous les changements, il restait encore assez de bonnes choses dans la pièce pour que le public l'accueillît favorablement, et elle obtint du succès; mais il est bien certain que sa vogue eût dépassé de beaucoup celle d'*Esope à la ville*, si elle avait pu être représentée telle que l'auteur l'avait écrite. Citons, en terminant, ces vers d'*Esope à la cour :*

Quelle grande bataille a-t-on jamais gagnée,
Que l'horreur n'ait suivie ou n'ait accompagnée?
Eh! qu'est-ce que l'on gagne? Un morceau de ter- [rain
Que le victorieux quitte le lendemain.
Cependant, bien souvent, pour de telles conquêtes,
Il en coûte au vainqueur quinze ou vingt mille têtes,
Et le sang que l'on perd dans ce gain malheureux
Est toujours le plus noble et le plus généreux.

Il faut citer encore favorablement *Esope au Parnasse*, comédie en un acte et en vers, de Pesselier, représentée au Théâtre-Français le 14 octobre 1739. Cette pièce, bien conçue et agréablement versifiée, reçut du public le meilleur accueil.

Au moment où ce genre de pièces était en grande vogue, Delaunay fit représenter au Théâtre-Italien, le 29 novembre 1731, sous le titre de la *Vérité fabuliste*, une comédie en un acte et en vers, mêlée d'une grande quantité de fables. Cette pièce eut beaucoup de succès.

Donnons maintenant la bibliographie des pièces de théâtre dont Esope a fourni le sujet : *Esope au village*, opéra-comique en un acte, en vaudeville, par Nau (Amsterdam, Pierre Witte, 1756, in-8°); *Esope au collége*, comédie du P. Ducerceau, représentée dans les colléges, mais non imprimée; *Esope amoureux*, opéra-comique en un acte, prose et vaudeville, par Taconet, représentée à Troyes (Paris, Cuissart, 1759, petit in-8°); *Esope à Cythère*, comédie en un acte, en prose, par L.-H. Dancourt (Rouen, 1772, in-8°); *Esope à la foire*, comédie épisodique, en un acte, en vers, par Levacher de Charnois et Landrin (Paris, Cailleau, 1782, in-8°); *Esope à la kermesse*, comédie épisodique, en un acte, en vers (Amsterdam, C.-N. Guérin, 1783, in-12; c'est la même pièce que la précédente); *Esope aux boulevards*, pièce épisodique, en un acte, en vers, par Gabiot de Salins (Paris, Belin, 1784, in-8°); *Esope au Palais-Royal*, pièce épisodique en un acte, par Guillemin, représentée au théâtre Beaujolais, non imprimée; *Esope au Palais-Royal* ou *Entendre et écouter sont deux*, proverbe en un acte, joué en société le 14 août 1782, non imprimé (le manuscrit de cette pièce est à la Bibliothèque nationale); *Esope au village*, comédie épisodique, en un acte, mêlée de chants, par le citoyen Kolly, musique du citoyen Krug aîné (Blois, J.-F. Billault, an VIII, in-8°). Arrêtons-nous : l'idée d'écrire tant de pièces sur un sujet qui n'aurait dû en fournir qu'une ou deux est une preuve d'impuissance.

Ésope (BUSTE D'), sculpture antique, à la villa Albani (Rome). Ce buste n'est pas seulement intéressant en ce qu'il paraît être le portrait du célèbre fabuliste, il mérite au plus haut point l'attention et l'admiration sous le rapport de l'art. Tout en rendant scrupuleusement la laideur physique, l'auteur a compris qu'il devait mettre en relief la beauté morale : il s'est attaché à exprimer l'esprit, l'âme du poëte. « L'entreprise était difficile, dit Emeric David. Celui qui n'eût pas été nourri de la théorie du beau n'eût imité que la maigreur et la difformité de son modèle. Les vices du squelette ne sont pas déguisés; le rachitisme se voit jusque sur le visage. L'orbite des yeux est plus ouvert et moins profond que dans les têtes du haut style. On voit les prunelles. Une lèvre se porte légèrement à droite et l'autre vers le côté opposé. Le menton vient en avant; la barbe, courte et pointue, présente peu de masses; elle annonce un homme faible. Mais les muscles sourciliers sont forts; le front est soutenu; l'enfoncement des tempes le fait paraître plus grand. Les cheveux, crépus et groupés au haut de la tête, en augmentent l'élévation. Ce mouvement des cheveux, laissant les oreilles à découvert, agrandit les plans des joues. La figure acquiert ainsi, par l'opposition de ses diverses parties, toute la grandeur dont elle était susceptible. La barbe et les cheveux sont d'un beau travail. La bouche est fine et gracieuse; le regard, animé, se tourne vers le ciel; l'ensemble de la figure a une vérité, une douceur, une noblesse inexprimables. »

Un portrait, ou plutôt une tête de fantaisie, peinte par Velazquez et qui se voit au musée de Madrid, a été baptisée du nom d'*Esope*. Cette figure est celle d'un vieillard, vêtu d'une étroite houppelande de bure liée par une corde autour des reins; il est assis, tenant appuyé sur sa hanche un volume couvert de parchemin. La main gauche est cachée dans la houppelande, à la hauteur de la poitrine. Les traits sont communs, les pommettes saillantes; les lèvres fermées et allongées indiquent un penseur morose. « Est-ce que Velazquez, dit M. Lavice, aurait voulu tourner en ridicule la philosophie dans la personne du fabuliste? » Ce tableau est surtout célèbre par la gravure à l'eau-forte qu'en a faite F. Goya (1778); il a été gravé aussi par Esquivel et lithographié par Soulange-Teissier (1857).

Un peintre contemporain, M. Léon Glaize, a exposé en 1863 un tableau représentant l'arrivée d'*Esope chez Xanthus;* M. Bienoury a peint *Esope composant une fable.*

ÉSOPE, acteur romain, contemporain et rival de Roscius, quoiqu'il excellât dans la tragédie et Roscius dans la comédie. L'administration du théâtre romain fait certainement honte à la ladrerie relative de nos directeurs, car Esope, après une vie incroyable de dissipation et de folles dépenses, après s'être payé des dîners d'oiseaux chanteurs et de perles fondues, laissa une succession de plus de 2 millions de francs. Esope fut, comme Roscius, l'ami et le professeur de déclamation de Cicéron, qui l'aimait beaucoup, malgré l'extrême violence de son caractère. Cette violence lui servait d'ailleurs dans ses rôles, mais il la poussait un peu loin, car on rapporte que, jouant un jour le rôle d'Atrée, il entra dans une fureur telle qu'il tua l'un des spectateurs.

ÉSOPE ou **HYSSOPÆUS**, poëte hébreu, né à Perpignan dans le XVIe siècle. Il est célèbre comme auteur d'un poëme intitulé le *Vase d'argent.* Ce poëme, d'ailleurs remarquable par l'élégance du style, est une sorte d'épithalame composé à l'occasion du mariage du fils de l'auteur. Il contient 260 vers ou 130 distiques, par allusion au poids du vase d'argent de l'Ecriture, qui était de 130 sicles. Mercier, le professeur d'hébreu, a donné une traduction et une réédition du texte de ce livre; Reuchlin en avait déjà publié une